

# ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS,  
ALIÉNATION OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE ?  
**L'ADDICTION DANS LA CITÉ,  
TEMPUS FUGIT IRREPARABILE.**  
IMMORTALISATION, RITUALISATION, IMPASSE

## CLAIRE REMY

L'ENNUI MORTEL DE LA VIE SANS RISQUE ?

NOVEMBRE 2013

Auteur : Dr Claire Remy  
Révisé et mis en page par : Lydie De Backer  
Sous la direction de : Claire Remy & Olivier Servais  
2017

# ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS,  
ALIÉNATION OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE ?  
**L'ADDICTION DANS LA CITÉ,  
TEMPUS FUGIT IRREPARABILE.**  
IMMORTALISATION, RITUALISATION, IMPASSE

NOVEMBRE 2013

**CLAIRE REMY,**  
PSYCHANALYSTE

**L'ENNUI MORTEL DE LA VIE SANS RISQUE ?**

R.M.



**laap**  
laboratoire  
d'anthropologie  
prospective

## LE COLLOQUE

Dans le contexte relativement normatif dans lequel baigne la conception que notre culture a des addictions, il nous semble opportun de poser une réflexion critique sur ces conceptions, de les historiciser, de les relativiser, voire dans certains des cas que nous rencontrons, de les positiver.

Partant de ces prémisses, lors d'un premier colloque, nous avons choisi l'objectif de déterminer « la part de lumière des addictions ». L'hypothèse sous-jacente était que les addictions peuvent parfois représenter un ancrage de substitution dans un monde où il est devenu si complexe de se construire une identité et une place.

Dans un second colloque, nous avons poursuivi notre réflexion, en approfondissant la connaissance de la vie quotidienne que racontent les « addicts », dans les détails de leur façon d'être au monde...

Cette réflexion a fait apparaître au grand jour, l'importance du paradoxe dont l'addiction est porteuse ; cette ambivalence, autonomie dans le discours, et dépendance dans le vécu, qui se manifeste dans tous les discours que tiennent les « addicts » et dans leurs vies quotidiennes. L'inscription dans le monde, la place des autres, la recherche de reconnaissance et de considération se déclinent chaque jour avec leur cortège de contradictions, de souffrances et de questionnements.

Pour cette troisième édition de notre colloque commun, c'est la façon de voir le monde et de le comprendre dans le contexte de l'addiction que nous choisirons d'appréhender. L'addiction comme une tentative, échouée ou pas, de perpétuation de soi, voire d'immortalisation, en tous cas de tentatives d'affranchissement de la mort, son lien avec la ritualisation des conduites religieuses ou dites « à risques », souvent tentatives désespérées de survivance psychique...

L'addiction dans la Cité... pose la question de la place que nos sociétés post-modernes, abreuvées d'une certaine science, font aux questionnements fondamentaux des humains, et des diverses façons d'étouffer les angoisses que ceux-ci ont trouvées pour y répondre.

Comme chaque année, les exposés seront au plus près de la clinique ou du terrain afin de garder bien ouvert le champ de la réflexion spéculative. Ces exposés du matin seront alors discutés lors d'ateliers de travail l'après-midi. Ceux-ci permettront de rencontrer plus directement les orateurs et d'avoir avec eux un débat en plus petits groupes.

## LA CONFÉRENCE

*Si la sociologie peut décrire les scènes ouvertes, si l'anthropologie peut raconter les discours des usagers, si là-dessus les politiques peuvent s'appuyer pour proposer des dispositifs de « RdR », ce que les travailleurs sur le terrain voient, ce sont les demandes de traitement qui émergent de ces dispositifs, et dont ils ont la prescience que, sans le dispositif, elles n'auraient pas pu voir le jour...*

*La place de la psychanalyse sera de tenter de comprendre ce qui se joue sous le discours manifeste. D'utiliser le travail thérapeutique fait évidemment dans l'après-coup, dans la séance de psychanalyse, d'accompagner le patient dans sa découverte de ce monde qu'on ne leur a pas appris, sur lequel notre culture n'a pas pu mettre de mots...*

*C'est particulièrement le rapport culturel, mais aussi personnel à l'inexorabilité du temps qui fuit, qui sera analysé. S'appuyant sur une lecture clinique de l'addiction, et sur la littérature, l'auteur tente d'élaborer des éléments pour une compréhension intime des mécanismes psychiques qui amènent à l'addiction et de ceux qui peuvent être mobilisés par les patients dans les dispositifs de réduction des risques, lorsque ceux-ci visent aussi à réorienter une partie de la patientèle vers le réseau de soins traditionnel.*

## LA CONFÉRENCIÈRE

Claire Remy, médecin (ULB 1976), psychanalyste (SBP 1993) et anthropologue (UCL 2008)

La médecine parce que c'est la réalisation d'une vocation et/ou d'un rêve de ma plus tendre enfance, la psychanalyse parce qu'elle est la traduction d'un intérêt puissant pour l'immensité du champ psychique, autant qu'une rencontre fondatrice pour la construction de ma vie d'adulte, et l'anthropologie, parce que fruit d'une amitié précieuse, elle m'a donné quelques clés pour comprendre le monde que je tente d'utiliser ici...

Comme vous avez pu le comprendre, d'après l'exposé d'Eric, le concept de « Réduction des Risques » est un concept très complexe puisqu'il s'inscrit dans un paradoxe depuis sa naissance. On peut associer à cette réflexion l'exposé qu'Emmanuel Nicolas nous a présenté hier, où il questionne lui aussi les possibilités d'entrer en contact avec les groupes de populations les plus précarisées, question politique s'il en est, même si elle ne porte pas le nom de « réduction de risques ».

Pour y voir clair, utilisons-en l'origine anglaise, et là l'ambiguïté apparaît tout de suite : *harm reduction*. *Harm* est un terme polysémique et, entre autres, *to harm* signifie « nuire », ce qui veut dire que ce qui en français se dit « réduction des risques » traduit de l'anglais peut signifier autant « réduction des dommages » que « réduction des nuisances », etc.

Lorsqu'on entend les décideurs politiques, l'ambiguïté demeure à ce jour entière et structure un débat aussi complexe que surnois qui traverse en filigrane, dans un registre de « langue de bois » car il se base sur des prémisses « non dites », toutes les pratiques de « RdR » : de quels risques, de quels dommages, voire de quels « torts » parle-t-on ?

Il y a les dommages potentiellement ou réellement faits à la société dans son ensemble ? Coûts exorbitants en matière de criminalité et de (petite ?) délinquance associées à la consommation, en matière de santé des usagers, de transmission des maladies graves et coûteuses comme le SIDA et l'hépatite C vers les populations dites saines. Coûts exorbitants aussi en matière d'absentéisme au travail, de formation « perdue » pour décrochage scolaire, etc. Par exemple, c'est sous le couvert de freiner les épidémies de SIDA et d'hépatite que s'inscrivent les dispositifs d'échange de seringues, dont l'objectif évident est de freiner la dissémination des maladies dangereuses... et des frais associés.

Il y a les risques qu'implique la contamination de la part « bonne et raisonnable » des groupes humains par la tentation de la consommation ? Par le vertige et la fascination qu'elle suscite ? Là nous voyons se mettre en place les dispositifs de « *testing* de pilules » : ce qui y est mis en avant sera la protection de tous, grâce aux informations qu'ils permettent d'inclure dans le *Early Warning System* européen – la protection des consommateurs qui

peuvent choisir de ne pas utiliser un produit potentiellement dangereux. Mais les travailleurs qui y œuvrent s'impliquent dans la rencontre avec les usagers, occasionnels ou débutants, avant que ceux-ci dérapent vers des consommations lourdes, avec l'espoir de les en protéger, voire de les en détourner, et à tout le moins de soutenir en eux ce souci « de prendre soin de soi » et de « consommation responsable » qu'on imagine nécessaire à la vie.

Et, dans les termes qui concernent nos pratiques de terrain, il y a les dommages et les torts que cette consommation fait encourir à ceux qui ont déjà passé le cap de la marginalisation et de l'exclusion ? Les chiffres nous en disent deux choses que j'ai choisi d'épingler : 80 % des usagers de drogues interrogés en sont demandeurs, mais 30 % s'inscrivent ensuite rapidement dans le réseau de soins. C'est là que je vais tenter d'ancrer mon propos.

Quelles que soient les politiques mises en place, on ne peut nier que les trois axes que je viens de citer y figurent, même si, du point de vue de chaque acteur sur le terrain, les pondérations qui y sont apposées sont différentes. Ce serait même un « terrain » fascinant pour des anthropologues soucieux de mettre au travail leur concept de « ruse » et de montrer qu'il s'y déploie dans toute sa complexité. Les travailleurs de terrain affrontent le quotidien des usagers, et s'arracher au débat idéologique devient nécessaire pour pouvoir retrousser ses manches et faire face à la détresse rencontrée.

Si de la notion de « dispositif », évacue facilement les personnes : réduction des « risques », salles de « consommation », échange de « seringues »... Dans la pratique, c'est bien à des personnes que s'adressent ces dispositifs, et tous les travailleurs de terrain le disent et le montrent ; c'est avant tout le contact « face à face » qui fonctionne, au sein de quelque dispositif que ce soit...

Ce qui nous amène à penser que ce ne sont pas des seringues qui s'échangent, mais du lien, de l'investissement, des rencontres... Ce ne sont pas des salles de consommation qui s'ouvrent, mais des salles de rencontres, des lieux d'échange interhumain, des lieux de considération respective.

Eric vous a retracé le cheminement du concept de réduction des risques et la place qu'il occupe aujourd'hui dans la conception des soins de santé. De nombreux débats qui font la « une » des journaux, en particulier autour du tabagisme ou de l'alcool, mais pas uniquement, en sont imprégnés plus ou moins profondément.

**Mais le concept de « conduite à risque » sur lequel s'appuie toute réponse en termes de « RdR » n'est pas un concept psychanalytique.**

Et hier la question a été soulevée très clairement dans les ateliers : qu'est-ce que la psychanalyse peut nous apporter pour éclairer le débat ? En effet, les concepts utilisés tant par les anthropologues qui nous décrivent les scènes et les processus qui traversent notre temps que par les décideurs politiques qui s'appuient sur des philosophies du travail social ne font pas partie de l'arsenal du travail psychanalytique. Comme me disait malicieusement un participant au débat d'hier : ce ne sont pas des psychologues qu'on voit arpenter les rues à la rencontre des usagers dits « à risques » ou des habitants des squats...

Pour apporter malgré tout ma pierre à l'édifice, et en défense de la psychanalyse, je me proposais de vous faire part de ma réflexion, faisant suite à celle dont je vous faisais part il y a deux ans<sup>1</sup> dans ce même lieu. Je vais tenter de rester le plus « clinique » possible, mais des détours seront nécessaires, je le crains, pour faire lien entre théories et pratiques psychanalytiques et accompagnement des habitants de la rue...

Je clôturais mon exposé de l'année dernière sur une citation de Baudelaire qui, dans son opuscule « Du vin et du Haschisch comparé comme moyens de multiplication de l'individualité »<sup>2</sup>, nous disait :

*Il faut toujours être ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.*

« Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre... » Si Baudelaire propose l'ivresse, nous verrons plus loin que la question est ancienne, et que déjà Pascal proposait le « divertissement » comme gestion de ce poids infernal.

## À PROPOS DU TEMPS

J'ai gardé le souvenir d'une publicité qui fut célèbre en son temps, celle qui vantait les mérites d'une boisson bien de chez nous... On y voyait une foule agitée et courant en sens divers, emmenée avec force dans le courant d'une vie rythmée par la vitesse et la précipitation... Et soudain apparaissait

---

1 Voir Actes du colloque 2011 : « J'ai appris l'équation de la came... »

2 Charles BAUDELAIRE, *Du Vin et du Haschisch comparés comme moyens de multiplication de l'individualité*, Mille et une nuits (1997), écrit vers 1864.

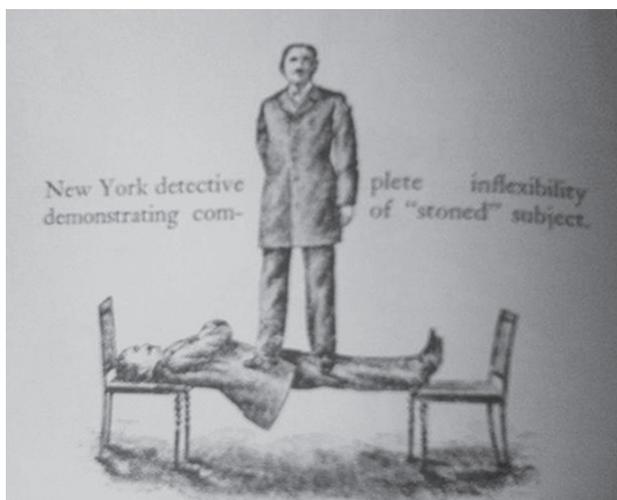
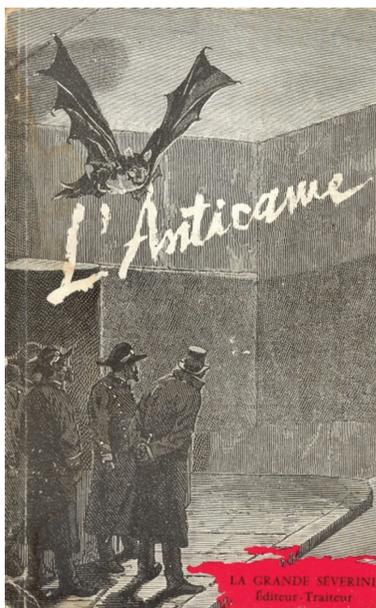
une terrasse ombragée, et un homme sortait de la foule pour s'y diriger calmement, serein, tranquille, à côté de la foule agitée dont on perdait la vue précise. Le texte : « arrêter le temps, le temps d'une Stella » était un message clair : l'alcool, ici notre bière « nationale », permet de « souffler », nous permettrait de rêver, d'arrêter la course infernale du temps, celui « qui brise nos épaules et nous penche vers la terre »...

Ce slogan fut de ceux qui permirent à notre boisson nationale de faire le tour de la terre et, l'homme étant « sujet de discours », cela signifie probablement qu'il comportait beaucoup de justesse.

La publicité, comme la littérature, nous touche en plein cœur et rencontre l'intimité de nos pensées, de nos motivations, de nos émotions, puisqu'elle s'appuie dessus pour nous faire adhérer soit à une histoire, soit plus pernicieusement à une consommation sensée nous apporter sinon le bonheur du moins l'apaisement.

Les écrivains et les poètes, les artistes en général, ont beaucoup produit autour des drogues, et du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle elles sont omniprésentes dans les œuvres d'avant-garde ou marginales de cette longue période.

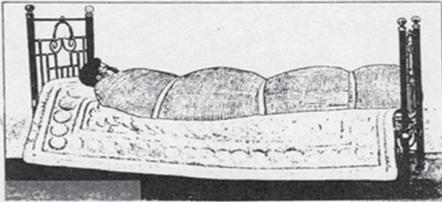
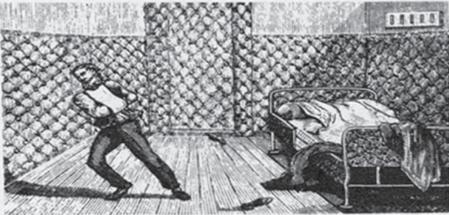
Je prendrai pour exemple les images de dérision tirées d'un opuscule intitulé « l'anticame, ou les exploits de sir Edwin » signé Akbar del Piombo, juste le meilleur pseudo de toute la littérature, qui présente des collages de Norman Rubington que je vous laisse regarder à loisir...



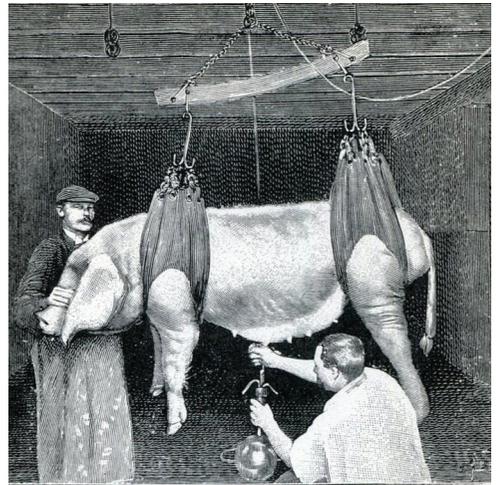


Sujet « plâtré ».

AKBAR DEL PIOMBO



Le revers de la médaille : au sortir du coma engendré par le « cheval », des ruades démentielles ne sont pas rares. Ci-dessus, deux méthodes de répression. Fig. 1 : le « Capitonage ». Fig. 2 : le « Saucissonnage ».



Above is demonstrated one of the most ingenious means employed by the New York criminals for clandestine transportation of Heroin. (Sir Edwin holds the pig's eyes shut while a sergeant demonstrates the method of recuperating the stored drug.)

Il n'y a que peu d'œuvres littéraires qui entrent intimement dans la description d'un chemin de désintoxication. « Opium, le journal d'une désintoxication » de Cocteau est de celles-là. Une autre du genre, qui appartient à une époque bien antérieure (1907), est signée Laurent Tailhade et s'intitule « La Noire Idole »<sup>3</sup>. Mais cette œuvre-là est très différente de par les raisons qui ont amené son auteur à s'intoxiquer puis à se désintoxiquer. Il racontera d'une façon détachée, lucide et rigoureuse son intoxication, amenée par un accident gravissime, et sa désintoxication. Il fut victime d'un attentat anarchiste. Si son récit rigoureux et objectif est le premier du genre, pour le propos qui nous concerne il est avant tout contributif quant à l'histoire du traitement de l'addiction. C'est toujours surprenant de réaliser qu'on n'a pas inventé grand-chose dans ce domaine, que l'horreur est toujours au rendez-vous du sevrage et que c'est la seule idéologie ou compassion du médecin qui décide entre manière douce et manière dure...

Cet opuscule a néanmoins son intérêt, parce qu'il nous montre le cheminement de quelqu'un qui n'a pas « choisi » l'addiction, qui comme il le dit y est entré par la « porte de la douleur ». Ce sont des circonstances de vie, à l'âge adulte, qui l'ont mis en présence d'un produit qu'il n'aurait pas consommé sans cet accident. Pour le dire autrement, il n'avait pas « pris de risque », sauf celui d'être au mauvais endroit au (mauvais) moment d'un attentat qui lui couta un œil et un bras. Son propos est différent : il démystifie les paradis artificiels et souligne avant tout les souffrances engendrées, bien loin de l'esthétisme en vogue dans ces années-là...

Jean Cocteau par contre, à qui j'ai emprunté mon titre – *l'ennui mortel du fumeur guéri* –, a « choisi » l'opium et nous livre dans un carnet intime intitulé « Opium, journal d'une désintoxication » écrit pendant sa cure à la clinique de Saint Cloud, de décembre 1928 à avril 1929, une chronique détaillée de sa désintoxication. Bon nombre des réflexions et propos qu'il y tient précisent particulièrement son rapport au temps et nous laissent voir la violence de son impact sur sa lecture du monde.

Il nous dit<sup>4</sup> :

*Il y a chez l'homme une sorte de fixatif, c'est-à-dire de sentiment absurde et plus fort que la raison, qui lui laisse entendre que ces enfants qui jouent sont une race de nains, au lieu d'être des êtres toi de là que je m'y mette.*

3 Laurent TAILHADE, *La Noire Idole*, Mille et une nuits, 1997/1907.

4 Jean COCTEAU, *Opium*, Stock/Poche, 1980/1929.

*Vivre est une chute horizontale.*

*Sans ce fixatif, une vie parfaitement et continuellement consciente de sa vitesse deviendrait intolérable. Il permet au condamné à mort de dormir. Ce fixatif me manque. C'est, je suppose, une glande malade. La médecine prend cette infirmité pour un excès de conscience, pour un avantage intellectuel.*

*Tout me prouve chez les autres le fonctionnement de ce fixatif ridicule, aussi indispensable que l'habitude qui nous dissimule chaque jour l'épouvante d'avoir à se lever, à se raser, à s'habiller, à manger. Ne serait-ce que l'album des photographies, un des instincts les plus cocasses de faire d'une dégringolade une suite de monuments solennels.*

*L'opium m'apportait ce fixatif. Sans l'opium, les projets, mariages, voyages me paraissaient aussi fous que si quelqu'un qui tombe par la fenêtre souhaitait se lier avec les occupants des chambres devant lesquelles il passe.*

À la lecture de cette « pensée », je ne puis m'empêcher de penser à la manière dont les héroïnomanes appellent l'injection : un « fix ». Et parlent de s'injecter en disant je me « fixe ». Je ne pense pas qu'ils aient lu Cocteau avant que de choisir ce mot pour définir leur comportement. On peut donc supposer qu'il s'agit là d'une lecture partagée. Le produit agirait comme un « fixatif »...

À Cocteau, l'opium sert de fixatif, de filtre, pour que le temps de la vie ne lui paraisse pas si dérisoire qu'aucun lien ne mériterait d'être créé avec autrui : tout lien serait aussi fou qu'un lien créé avec l'occupant d'une chambre devant laquelle il passerait en tombant par la fenêtre. La vie lui paraît donc « une chute horizontale », un train express roulant vers la mort...

*L'ennui mortel du fumeur guéri. Tout ce qu'on fait dans la vie, même l'amour, on le fait dans le train express qui roule vers la mort. Fumer l'opium, c'est quitter le train en marche ; c'est s'occuper d'autre chose que de la vie, de la mort.*<sup>5</sup>

Train express qu'il ne peut quitter qu'en se fixant avec l'opium, qui « transfigure le monde, et sans qui une chambre sinistre reste une chambre sinistre ». « L'opium dont un des prodiges est de changer instantanément une chambre inconnue en une chambre si familière, si pleine de souvenirs, qu'on pense l'avoir occupée toujours ».

---

5 *ibid.*

Cocteau nous dit : « J'ai une glande malade car ce fixatif me manque et sans l'opium je ne le trouve pas. Les médecins attribuent cela à un avantage intellectuel, mais les médecins se trompent, il s'agit chez moi d'une maladie et j'ai besoin d'opium pour la soigner. »

Il dit aussi : « Après la désintoxication, le pire moment, le pire danger. La santé avec ce trou et une tristesse immense. Les docteurs vous confient loyalement au suicide ».

Ce propos est très différent de celui de Tailhade qui nous parle de « l'esprit (qui) s'éveille et de la mémoire (qui) s'illumine, de la conscience plus nette (qui) ressuscite. Le séquestre qui pesait sur le cerveau est à présent levé. Les images abondent, les idées, les comparaisons heureuses, les paroles jaillissent d'elles-mêmes. [...] les ténèbres de la morphine font place au grand jour de la Vie. »

Cocteau, par contre : « Guéri, je me sens vide, pauvre, écoeuré, malade. Je flotte ».

Ailleurs : « L'opium qui écarte un peu les plis serrés grâce auxquels nous croyons vivre longtemps, par minutes, par épisodes, nous enlève d'abord la mémoire. Retour de la mémoire et du sentiment du temps (même chez moi où ils existent très peu à l'état normal) ».

Quant à y retourner, Cocteau confie : « Le travail qui m'exploite avait besoin de l'opium. Il avait besoin que je quittasse l'opium. Une fois de plus je suis sa dupe. Et je me demandais : refumerai-je ou non. Inutile de prendre un air désinvolte, cher poète. Je refumerai si mon travail le veut. Et si l'opium le veut. »

Tailhade le vivra autrement : « Absorber du poison n'est plus un besoin vital. Mais dans la dépression qui le domine, comment l'évadé ne songerait-il point aux décevants baisers de la fiole coutumière ? [...] Nul ne parcourt la "forêt muette de lumière" sans qu'il n'en rapporte quelque nostalgie, et ce n'est pas seulement vers Eurydice qu'Orphée a tourné la tête, avant que de franchir les portes du Hadès. »

Tous deux voient donc la drogue comme un objet d'amour passionnel, analogue pour Tailhade à l'amour d'Orphée pour Eurydice, et pour Cocteau à celui de Tristan pour Yseult, dans cette note où il nous dit : « Moraliser l'opiomane, c'est dire à Tristan : "Tuez Iseult, vous irez beaucoup mieux après". »

William Burroughs s'exprime une manière très différente<sup>6</sup> : il assume sa position d'héroïnomane, de « junky ». « Je n'ai jamais regretté mon expérience avec les drogues. Je considère que je suis en meilleure santé maintenant, après m'être camé à intervalles irréguliers, que si je n'avais jamais été drogué. Quand on arrête de se développer, on commence à mourir. Un drogué n'arrête jamais de se développer. » Et il affirme à propos de l'héroïne : « la came n'est pas un moyen de jouir davantage de la vie, c'est un mode de vie. »

À la fin de l'épopée avec l'héroïne qu'il raconte dans « junky », il conclut : *Laisser tomber la came, c'est changer totalement de mode de vie. [...] Pour quelle raison un camé s'arrête-t-il volontairement ? Personne ne connaît la réponse. Aucune analyse objective des horreurs et des désavantages de la came ne peut donner l'impulsion initiale pour s'arrêter. La décision d'arrêter la came est une « décision cellulaire » (sic) et, quand on a résolu de s'arrêter, il est impossible de s'y remettre de façon permanente ensuite, de même qu'auparavant il était impossible de s'en passer. Comme pour celui qui est de retour d'un long voyage, tout paraît différent quand on revient de la came.*

Et de conclure son livre sur ce propos : « Je suis parti vers le sud, à la recherche de la “défonce pure” (sic) qui ouvre un monde nouveau au lieu de rétrécir le mien comme le faisait la came. Se défoncer, c'est voir les choses sous un angle particulier. Se défoncer procure une liberté momentanée contre les exigences d'une chair vieillissante, prudente, ennuyeuse et craintive. »

Il est parti à la recherche d'un nouveau produit, il trouvera le Yage, drogue télépathique (hallucinogène ?) utilisée par les sorciers amazoniens pour retrouver les objets, les corps et les âmes perdues, et cette épopée-là a été publiée sous la forme d'un échange de courriers avec Allen Ginsberg.

En filigrane de toutes les descriptions des motivations à consommer, on retrouve donc cette angoisse de « la chair vieillissante, prudente, craintive... » ; et donc de la mort. Cette quête désespérée d'ouverture sur du grandiose, qui se termine dans un rétrécissement tragique.

---

6 William BURROUGHS, *Junky*, coll. 10/18 domaine étranger, 1979/1977.

## À PROPOS DU TEMPS, DE L'HISTOIRE, ET DE L'HISTOIRE DE LA REPRÉSENTATION DU TEMPS.

Je noterai ici que la « représentation » est un concept mixte, utilisé différemment en anthropologie et en psychanalyse, mais qui peut assurer ici le lien vers la compréhension plus intime en termes de fonctionnement psychique de l'addiction, et de ce qui peut être opérant au niveau individuel dans les dispositifs de « RdR ».

Une patiente en grand bouleversement affectif (elle vient de se faire « jeter » de sa propre vie dans le cadre d'une dispute avec son compagnon, qui possédait leur appartement, et elle erre avec son sac, de la chambre d'enfant qu'elle occupait chez ses parents à un divan prêté par une copine, en passant par le divan du salon de son ancien appartement) me confie : « Le temps est très bizarre, il ne passe pas du tout comme d'habitude... Je crois que j'ai perdu tous mes repères et il n'y a plus rien qui se passe comme normalement... Je ne sais plus vraiment quel jour on est et les jours n'ont plus le même sens... Heureusement qu'il y a mes cours, et les séances, car je serais tout à fait perdue... »

Au cours d'une conversation, un collègue médecin de santé publique et anthropologue me racontait les trois années qu'il avait vécues au Cambodge, et incidemment il disait :

« C'était au Cambodge, où j'ai vécu trois ans. Je travaillais dans une Direction Provinciale de la santé autour de Phnom Penh.

J'ai découvert à mon grand étonnement qu'en langue khmère, pour dire "la semaine prochaine" on dit la semaine derrière. La "semaine dernière" se dit la semaine devant. Même chose pour les années.

Sans faire de recherche particulière, je me suis dit que si le temps à venir / avenir est derrière, cela voulait peut-être dire que ce qui est à venir, on ne le voit pas, il est dans le dos. Et si ce qui est passé est devant, cela voudrait dire qu'on peut le voir (parce que justement il a eu lieu). Simple hypothèse. J'en ai déduit (déduction tout à fait personnelle, j'insiste !) qu'au Cambodge il semblerait que le temps défile d'arrière en avant sur l'homme qui le sent et le voit passer sur lui, d'arrière en avant. Il semble que ce soit le cas dans pas mal de sociétés. »

En quelque sorte, les individus avancent le dos au temps qui coule sur eux... Ils ne voient le temps que lorsqu'il est passé, lorsqu'il les a « dépassés »...

« Cela pour dire aussi que ce n'est pas comme ça que nous, ici en Europe, nous représentons le temps et que ce n'est pas comme cela que nous nous situons dans le temps !

J'en ai parlé avec un ami hollandais qui est au Cambodge depuis plus de vingt ans... Il dit qu'en effet, il a remarqué cela aussi dans les mots, mais que cela ne le dérange pas parce qu'en français (il parle bien le français !), pour dire le passé, on dit "avant" ! Or, l'avant, c'est devant, non ? ... En néerlandais aussi d'ailleurs, on dit *voor*. Peut-être, selon lui, parce que, quand on se retourne sur quelque chose de passé, on voit le devant du passé... ? »

Ce petit intermède pour illustrer à la fois la diversité des manières de se représenter le temps, et le travail en « après coup » de la mémoire, insérée dans la conception même du temps, soubassement inconscient, outil de lecture du monde, transmis depuis des générations, et par la langue et par la culture qui lui est liée, mais aussi sa fragilité : un choc émotionnel violent fait voler en éclats le sentiment de continuité et la perception même du temps qui passe.

**« Qu'est-ce donc que le temps,  
qui pourra le dire clairement et en peu de mots ? »**

est la question fondamentale formulée par saint Augustin au chapitre XIV du onzième livre des Confessions.

Voici la définition extraite de l'Encyclopedia Universalis :

*Chacun sait à quel aspect de son expérience répond le mot de temps ; mais aucune définition de la notion correspondante n'a reçu jusqu'ici, chez les savants comme chez les philosophes, une approbation unanime. Sensible à cette difficulté qu'il jugeait caractéristique de toutes les notions premières, Pascal estimait que le temps est de ces choses qu'il est impossible et même inutile de définir ; il s'accommodait d'ailleurs assez bien des désaccords existant à son sujet, puisque ceux-ci ne pouvaient porter préjudice, pensait-il, à l'identité objective qui est désignée par le même terme : « Le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir ? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant de temps, sans qu'on le désigne davantage ? » (De l'esprit géométrique) <sup>7</sup> *

L'Encyclopédie Philosophique Universelle, quant à elle, introduit le propos comme suit :

---

<sup>7</sup> Encyclopédia Universalis (Temps)

*La notion de temps résume un aspect spécifique de l'expérience humaine, celui qui rassemble les expériences de **succession**, de **durée** et de **simultanéité** entre les événements. Ces relations sont liées entre elles, puisque la succession passe pour la plus fondamentale, tandis que la simultanéité est définie comme l'absence de succession entre événements différents, et que la durée désigne l'identité d'un même substrat d'existence au cours d'événements différents et successifs.*

*Les relations de succession ont donné naissance à l'idée d'une direction du temps, celle de durée à l'idée d'une continuité du temps et celle de simultanéité à l'idée de l'unidimensionnalité du temps. À ces caractères du temps s'ajoute celui de **mesurabilité**, dès qu'on porte l'attention sur des durées égales et successives, manifestées généralement par des processus périodiques. C'est en fait cet aspect qui impressionne le plus l'esprit humain, du moins aux premiers stades de la représentation de l'ensemble du temps, qui se trouve reflétée dans l'étymologie des termes indo-européens désignant le temps, où l'idée de découpage et donc de mesure apparaît fondamentale.<sup>8</sup>*

Les temples préhistoriques, des temples égyptiens à ceux de Malte, en passant par Stonehenge, la Turquie, l'Égypte, la Sardaigne, toutes ces œuvres magnifiques nous interpellent aussi par leur situation dans l'espace qui souvent nous laisse voir qu'ils étaient des sortes de « mesureurs de temps »... Soleil qui effleure à son lever tel ou tel autel le jour du solstice ou de l'équinoxe pour les temples de Malte, par exemple, et même calculateur d'éclipses de lune pour Stonehenge, etc. Il semble donc que cette mesure du temps hante les homo sapiens depuis 15.000 ans au moins. La disposition de ces temples et de leurs ouvertures dans l'espace est parfois tellement merveilleusement exacte que nos ingénieurs modernes n'ont pas pu les reproduire lors du déplacement des temples de la vallée du Nil, par exemple.



8 Encyclopédie Philosophique Universelle (PUF – 1990)

On sait que, devant l'impuissance humaine à modifier l'ordre temporel, le temps a souvent été représenté comme une réalité autonome, ou identifié à une puissante divinité.

Mais le désir de modifier ou de se défaire de l'ordre temporel est très présent dans la psyché et dans la culture populaire. Il suffit de regarder combien il est objet d'expression artistique. Dans la littérature romanesque, depuis Barjavel (*Le voyageur imprudent*) et même Queneau (*Les fleurs bleues*) jusqu'à de nombreux auteurs de science-fiction, bien entendu. Au cinéma, depuis « La jetée » de Chris Marker, jusqu'aux films de SF comme la série « Back to the future ». Mais aussi dans les arts plastiques...



René Magritte The Museum of Modern Art, New York

Cependant, malgré nos désirs, nous devons nous plier aux qualités du temps, et nous en faire, « bon an mal an », une représentation à la fois personnelle et collective qui colle (suffisamment) avec le réel. Cette représentation tient compte des trois qualités du temps : la direction, sa continuité et leur conséquence, sa mesurabilité, qui ici ne nous occupera pas, sauf pour dire que, paradoxalement, c'est aujourd'hui la mesure physique du temps qui, de toutes les mensurations, est la plus précise et que, depuis 1981, elle sert même d'étalon de mesure aux longueurs.

## LA DIRECTION DU TEMPS

On entend par là cette expérience partagée que les événements se produisent dans le sens qui va pour nous du passé au présent et vers l'avenir, et jamais dans le sens inverse... Nous distinguons toujours ces deux parties du temps : ce n'est que du passé que nous gardons mémoire, et parfois regrets et nostalgie... Tandis que le désir et/ou la crainte se portent vers l'avenir. Par ailleurs, la continuité du temps s'appuie sur l'expérience intérieure qui nous présente éventuellement des événements qui se chevauchent mais nulle part de lacune.

Au plan élémentaire et concret, il apparaît par exemple qu'il est impossible de renverser le cours de certains événements, par exemple de séparer (sans apport d'énergie nouvelle) deux liquides dès qu'ils sont mélangés. Ceci a été traduit par le fameux second principe de thermodynamique dont vous vous souviendrez peut-être, qui définit l'entropie généralement croissante par dissipation d'énergie, et qui décrit et définit le temps comme définitivement irréversible...

L'expérience humaine, effective des événements n'est cependant directement accessible que s'ils sont présents ; s'ils ne peuvent être que retenus, remémorés, reconstruits, il faut les dire passés ; s'ils doivent être anticipés, attendus ou prévus, il faut les dire futurs. On ne peut pas reconnaître la même modalité d'existence à ces trois espèces d'événements qui sont soit une expérience présente, soit des représentations. Ils peuvent pourtant être envisagés ensemble, puisque c'est **dans le présent**, une partie du temps qu'il ne faut pas réduire à la pure limite, qu'est l'instant, **qu'apparaissent les perspectives organisées du passé et de l'avenir**.

Un patient écrivain, me parlant du travail qu'il est occupé à réaliser un peu en contrepoint de nos séances – sorte d'écrit autobiographique –, se demandait comment il qualifierait le livre qui ne manquera pas de sortir de ce travail. Un récit ? Une autobiographie-fiction ? Un roman ? Constatant avec curiosité et amusement à quel point, en regardant derrière lui, tous les événements semblent s'enchaîner comme exprès pour construire aujourd'hui, il me disait :

« Le passé devient une fiction... dans le fond, le passé **est** une fiction...

...Mais le voir comme cela, poursuivait-il, c'est un peu comme si on en faisait un roman où on aurait le pouvoir sur les personnages ; c'est comme reprendre le **pouvoir** sur le passé et notre histoire...

C'est une illusion car, même dans les romans, parfois les personnages se rebiffent... quoique, souriait-il alors, là on peut toujours les coincer... »

## LA CONTINUITÉ DU TEMPS

Nous retrouvons d'une façon générale, dans la pensée humaine, les marques de deux philosophies antagonistes, ou plutôt de deux « représentations culturelles » du temps. Si on insiste sur **l'irréversibilité des processus temporels, par opposition à la réversibilité des opérations spatiales, on aura tendance à identifier le temps au devenir. Si l'on remarque, au contraire, qu'il n'y a pas lieu de mettre en mouvement les relations de succession et de simultanéité qui, une fois établies, restent toujours les mêmes, on aura tendance à faire du temps le milieu immobile de tous les changements.** Aucune des deux conceptions ne peut prétendre être plus objective ou subjective que l'autre, et il est probable que ces deux conceptions coexistent dans la pensée humaine avec plus ou moins de prégnance dans les divers moments de la vie.

Dans un registre analogue, il est souvent affirmé qu'alors que les Anciens, et encore aujourd'hui les cultures coutumières, concevaient le temps comme **cyclique** (périodes ayant un contenu identique et se répétant sans fin), les Modernes le considèrent comme **linéaire** (progression d'une histoire orientée ou, du moins, d'une évolution indéfinie).

Nous trouvons dans notre culture des traces d'un moment où la représentation collective du temps a changé radicalement. En cherchant dans la littérature, j'ai trouvé un article<sup>9</sup> d'Ingrid Holtey consacré à l'exégèse d'une étude de Heinz Dieter Kittsteiner à propos des représentations contradictoires du temps et de leurs transformations, qui nous dit : « Heinz Dieter Kittsteiner prend comme point de départ de sa réflexion la définition du temps, telle qu'elle fut formulée en 1593 par Cesare Ripa dans son ouvrage *Iconologia*. Lorsqu'on feuillette cet ouvrage jusqu'à l'entrée "Temps", on est confronté à ses deux visages **de temps du monde** et de **temps de la vie**. La perpétuelle course **circulaire** de la lune et du soleil, le cycle des ans et des saisons sont mis en regard de l'événement **singulier** que constitue la vie humaine : (...) La vie de l'homme, par opposition à l'infinité du temps, a bel et bien un commencement et une fin. »

---

9 Ingrid HOLTEY, *Théorie de l'histoire et représentations du temps contradictoires : à propos d'une étude de Heinz Dieter Kittsteiner*, Trivium [en ligne], 9 | 2011.



Décrivant une planche du livre (datant de 1593), il remarque :

*Opposé au concept du « temps », on trouve celui de « l'éternité » : « devant la caverne de l'éternité se déroule la vie de l'homme : des jeux enfantins, en passant par le jeune homme muni de la flèche d'Amor jusqu'à la vieillesse ». L'auteur montre que Chronos finit par couper les ailes d'Amor. Cette allégorie présente aussi les saisons, l'année et les saisons de la vie humaine. [...] Autre fait surprenant : l'absence d'une allégorie du temps historique, autrement dit de la transformation du monde telle que l'homme l'accomplit ; la vie semble immédiatement insérée dans un déroulement naturel du temps.*

*C'est vers 1800 que la définition du « temps » change radicalement. Pour illustrer cette rupture, Kittsteiner cite Johann Gottlieb Fichte : « L'univers n'est plus pour moi ce cercle fermé, ce jeu sans cesse renaissant, ce monstre qui se dévore lui-même pour se réengendrer tel qu'il était auparavant ; il est là, sous mes yeux, spiritualisé et porte l'empreinte même de l'esprit ; c'est la marche continue vers une perfection de plus en plus grande, suivant une ligne droite qui se perd dans l'infini ».*

*En comparant les deux sources, l'auteur met en évidence l'apparition de l'idée d'une ligne droite du temps, diamétralement opposée à l'image cyclique du temps, et en déduit que c'est précisément à cette époque que le cours du temps change de forme. Que signifie alors le remplacement du cycle par la ligne ?*

*Citons l'argument central avancé par Heinz Dieter Kittsteiner : « À certains moments critiques, comme celui de la transition d'un temps historique circulaire et répétitif à un temps linéaire, la nouvelle expérience de*

*l'histoire contraint les hommes à réfléchir en des termes nouveaux et différents à la place de leur vie dans l'histoire. L'horizon d'attente en fonction duquel ils orientent leur vie se transforme, tandis que se modifie également la représentation du temps historique, qui s'exprime désormais dans de nouvelles images. »*



Mais nous sommes là (avec Kittsteiner) dans l'occident du 19<sup>e</sup> siècle, celui du chemin de fer et de l'industrialisation massive, celui des débuts de la Modernité, période historique complexe, où soudain l'avenir change et se pare des couleurs du progrès industriel et scientifique.

Pour ce qui est de la représentation du temps aujourd'hui, j'ai choisi de me référer à François Flahaut, philosophe et anthropologue français au CNRS et à l'EHESS, qui dans un livre intitulé « le crépuscule de Prométhée » nous parle d'un soubassement culturel, d'un « impensé » de l'Occident, de « ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident », et dont il postule qu'il est à la base de notre conception actuelle du temps et du progrès : le mythe de Prométhée, qui forme pour lui la base de l'idéologie d'émancipation par la connaissance, et la domination de la nature, qui a fait la modernité.

Petit rappel de mythologie prométhéenne pour associer librement<sup>10</sup> :

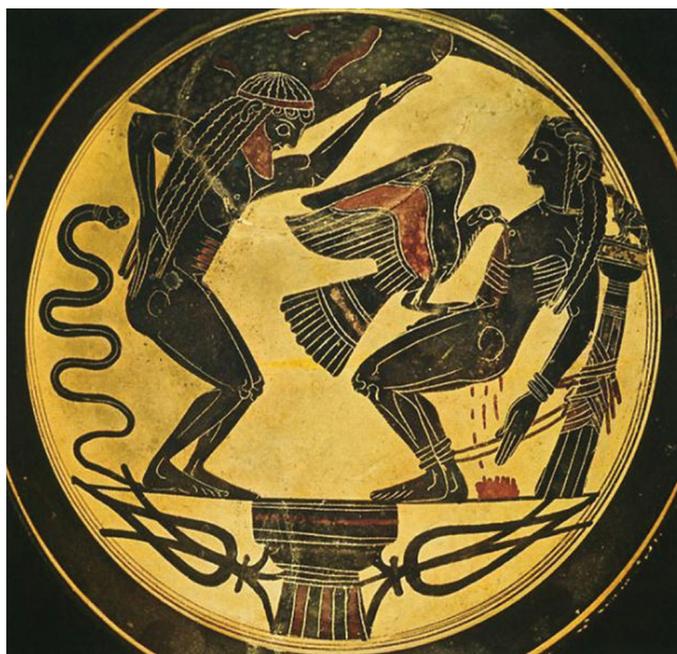
*Les Titans sont les six fils de la Terre (Gaia) et du Ciel (Ouranos) : Océan, Coios, Crios (Bélier), Hypérion (« qui va au-dessus », Soleil ou père du Soleil), Japet et Cronos (le temps) « aux pensées courbes » (Hésiode, Théogonie, I, 134 sqq.). Ils se dressent contre leur père qui les maintient étouffés dans le sein de leur mère, et encourrent ainsi une vengeance divine terrible, une chute...*

*Par sa nature titanique, Prométhée est associé très étroitement aux origines de l'homme et de l'humanité. En Grèce antique, la condition humaine se définit à travers deux conflits qui opposent Prométhée à Zeus : la ruse du bœuf et le rapt du feu. Les hommes qui partageaient autrefois la table des dieux se querellèrent avec eux. Pour régler le différend, Prométhée joue le rôle de médiateur (...) et entreprend de sacrifier un bœuf énorme, amené par ses soins. L'animal est partagé en deux parts inégales : d'un côté, la viande cachée sous la peau peu appétissante du ventre de la bête, de l'autre, l'ensemble des os, mais recouverts d'une graisse brillante et de belle apparence. Prométhée qui a machiné ce partage frauduleux invite Zeus à choisir la part qui lui plaît le plus. Zeus, qui connaît la supercherie mais joue le jeu, répond à Prométhée en prenant les ossements cachés sous la graisse. D'un coup, la bile emplit son cœur : pour se venger, il imposera désormais aux hommes, favorisés par la tromperie de Prométhée, d'avoir besoin de se nourrir de chair et de sang et d'être ainsi condamnés à la vie*

10 Encyclopédia Universalis 2009 (Prométhée)

*brève. Ils sont ainsi radicalement séparés des dieux immortels, auxquels sont réservées les « supernourritures », ambrosies, nectars, fumets et odeurs.*

*Après ce partage sacrificiel, Zeus veut punir Prométhée de l'avoir trompé : il interdit aux hommes de faire usage du feu pour cuire les viandes et se nourrir. C'est alors que Prométhée s'en va voler le feu de Zeus pour en faire cadeau à l'humanité. En échange de quoi Zeus, à son tour, envoie aux hommes un piège redoutable, auquel nul ne réussit à échapper. C'est **la femme**, la première, car **dans l'âge d'or tout se passe entre hommes. Pandora** est un « beau mal », dit Hésiode. Les hommes la reçoivent avec joie, mais pour leur malheur. Car cette femme, désirable et séduisante, n'a rien de plus pressé, une fois arrivée à destination, que de soulever le couvercle de la jarre où étaient enfermés les maux et les maladies. Depuis lors, les hommes sont condamnés à la vieillesse et à la mort.*



Prométhée est ainsi vu comme celui qui sauve les hommes de la vengeance de Zeus et leur apporte le feu. D'autres parties du mythe montrent Prométhée comme un rebelle à l'autorité divine, un malin qui en sait plus que Zeus lui-même et qui l'avertit des dangers mais le nargue aussi. Il est vu parfois comme le créateur des hommes, et toujours comme celui qui leur

apporte le progrès... Un progrès qui se paie cher, du prix de la fragilité, de la dépendance affective, de la vieillesse et de la mort... mais cette partie du mythe est bien vite « clivée ».

Flahaut montre que le mythe de Prométhée joue un rôle de modèle et de stimulant depuis la Renaissance dans la culture occidentale.<sup>11</sup>

*Le propre de l'idéal prométhéen, nous dit-il, ce qui fait sa force, c'est le mélange intime d'un programme réaliste de connaissance et d'action avec une figure (Prométhée) qui s'empare de l'imagination et suscite un désir d'identification.*

*Ce programme a été formulé au mieux par Descartes, dans la sixième partie de son « discours de la méthode ». Des notions qu'il a acquises touchant la physique, Descartes estime que l'on peut tirer des conséquences nouvelles. « Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, écrit-il, on peut trouver une pratique par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous pourrions nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. » Dans les passions de l'âme, il complète : « l'Empire que nous avons sur notre volonté nous rend en quelque sorte semblables à Dieu, en nous faisant maîtres de nous-mêmes. »*



11 François FLAHAUT, *Le Crépuscule de Prométhée*, Mille et une nuits (essais), 2008.

D'aucuns savent cependant, depuis Copernic, Darwin, et Freud (?), qu'il s'agit d'un leurre et que notre belle Terre n'est pas le centre du monde, l'homme n'est pas une parcelle divine mais appartient à une espèce animale qui est mortelle en terme d'espèce, et même « le moi n'est pas maître en sa demeure », mais ce n'est que récemment que l'illusion d'un progrès infini s'écroule avec pertes et fracas, provoquant, on le voit, un grand désarroi dans la culture occidentale.

Et Freud lui-même, s'il souligne cette amère blessure, n'en ancre pas moins sa conception du psychisme dans les soubassements mêmes de l'idéal prométhéen.

Suivant en cela la pensée grecque et puis la pensée biblique judéo-chrétienne, Freud, dans sa conception de l'Œdipe et de la culture en général, fait de la culture et de la vie en société la création des hommes et les fait à l'image de leur structure psychique. Dans Totem et Tabou, il nous rappelle à plusieurs reprises que « l'expérience psychanalytique jette dans cette obscurité (celle des découvertes anthropologiques encore balbutiantes concernant la culture traditionnelle) un **unique** rayon de lumière. » Et, ajoute-t-il, grâce à cette lumière, apportée par la clinique (des névrosés), nous allons pouvoir expliquer les mythes et l'histoire humaine.

Il ne faut pas perdre de vue que ce fut aussi le grand fossé qui le sépara de Jung, lequel au contraire ancre dans le mythe, c'est-à-dire dans la culture, la psychologie des individus et affirme « que l'on ne peut jamais expliquer la psychologie d'un individu en partant uniquement de lui-même ; il faut voir dans quelle mesure il est aussi conditionné par des circonstances historiques et relatives au milieu »...<sup>12</sup>

Freud adhère à l'idée implicite que l'individu **précède** la société.

*Cette idée, nous dit Flahaut, est profondément enracinée dans la culture occidentale, elle est partagée aussi bien par la tradition chrétienne que par le courant matérialiste. [...] L'homme est fait à l'image de Dieu. Créés par lui, Adam et Eve sont d'emblée pleinement humanisés. Dans cette perspective, la vie en société, loin d'être la condition nécessaire au processus d'humanisation, est vue comme une organisation artificielle créée dans un second temps par les hommes.*

*Cette conception contraste fortement avec ce que disent les mythes recueillis par les ethnographes un peu partout dans le monde.*

---

12 Jean Joseph Goux, *Œdipe philosophe*, Aubier, 1990.

*D'après ceux-ci en effet, ce qui humanise les humains est quelque chose qu'ils reçoivent, quelque chose qui les dépasse, qu'ils n'ont pas créé, et dont l'origine est divine.*

*C'est ainsi que le Prométhée des Grecs, qui est un immortel, donne aux humains le feu civilisateur. Le Dieu du Christianisme n'est pas un Dieu civilisateur : ce qu'il donne aux humains ce n'est pas la vie en société et la culture, c'est une âme raisonnable et immortelle.*

*Cette idée est profondément enracinée dans la culture occidentale : que l'individu précède la société, que la société est faite par l'homme, ne se fonde pas sur l'observation de la vie sociale, elle se fonde sur la conviction héritée que nous avons été faits à l'image d'un Être dont la pensée et la volonté sont toutes puissantes. Cette idée a été reprise par la plupart des philosophes des Lumières, même les laïcs, et amène à la conclusion que la vie en société répond avant tout à des fins utilitaires.*

## POUR CONCLURE SUR L'ANGOISSE ET L'APPORT DE LA PSYCHANALYSE

Au cours d'un travail psychothérapeutique, nous retrouvons chez nos patients des traces de toutes les lectures que nous venons de voir ensemble ; parfois elles se contredisent mais elles coexistent (pas toujours pacifiquement) dans leurs psychismes. Et s'y manifestent aussi les traces des déchirures que la postmodernité nous fait vivre.

Il est une réflexion que j'entends régulièrement dans mon bureau ; plusieurs patients, dans des moments d'intense douleur, réalisent : « on ne m'a pas appris à vivre, on ne m'a rien dit de la vie... »

D'autres, pas forcément « addicts », parlent de « carapace » dans laquelle ils s'enferment, carapace qu'un patient me décrivait comme une répétition de mouvements toujours les mêmes (se lever à la même heure, s'asseoir à la même place dans le train, manger les mêmes choses, boire aux mêmes endroits, etc.). Ne pas oser, en aucune manière, sortir du chemin habituel... De crainte... de vivre ?

Ces préconceptions du monde ont aussi amené une nouveauté radicale dans la conception de la vie et de la mort que véhiculent nos cultures. La culture consumériste qui nous laisse penser que le bonheur tient dans une belle voiture, qui brûle notre temps de vie dans un rythme qui va bien

trop vite, ne laisse que peu de temps pour la philosophie ou la palabre, activités fondamentalement humaines s'il en est... « On ne m'a rien appris » signifie aussi : « je me sens démuné quant à savoir qui je suis, d'où je viens et où je vais... »

*Il faut toujours être ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.*

nous disait Baudelaire au début de cet exposé. Pascal invente pour sa part le « divertissement » comme palliatif à l'angoisse devant ce barbare qu'est le temps. Mais il ne le voit pas tout à fait comme cela. Pour lui, « la seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement et c'est la plus grande de nos misères ». Mais le divertissement de Pascal est fondé sur la méconnaissance de ce qui le motive<sup>13</sup> : les hommes croient sincèrement chercher le repos, et ils ne savent pas que ce n'est que la chasse et non pas la prise qu'ils recherchent. Il parle d'un « projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir la porte du repos » (Pensées). Pascal, bien avant Freud, avait en tête la notion de cette part inconsciente de nous-mêmes...

En nous référant à notre propos sur l'histoire de la représentation du temps, en réalisant que dans le psychisme ces deux représentations se superposent et coexistent, on peut aussi lire l'addiction comme une manière de rester toujours dans un temps cyclique, celui de la répétition, de la carapace, pour ne pas avoir à s'engager sur la voie du temps linéaire qui mène inexorablement à ce constat horrible de notre finitude. (La chair vieillissante, prudente et craintive, de Burroughs...)

Et cette appréhension de la finitude, qu'est-elle d'autre dans notre psychisme que la trace laissée par la manière dont nous avons géré/vécu la rencontre avec ces trois questions fondamentales : qui suis-je, d'où viens-je, où vais-je ? Ou, autrement dit, pourquoi la différence des sexes et des générations ? Je pense que les patients qui disent « on ne m'a pas appris la vie » disent bien qu'ils ne se sont pas sentis aidés à traverser ce passage, qui n'est autre que ce que les analystes appellent l'Œdipe, dont je ne discuterai pas la présentation freudienne ici, mais dont je rappellerai simplement qu'il est la formulation d'une sorte de « passage », d'épreuve de rencontre avec les

---

13 Encyclopédie Philosophique Universelle ; les notions – le divertissement.

grandes blessures du genre humain : la différence des sexes nous apprend l'incomplétude fondamentale qui est la nôtre, celle des générations nous apprend la finitude et préfigure la vieillesse qu'il faut atteindre après avoir construit et vécu une vie d'Homme.

Toutes les stratégies d'évitement de la vie d'homme, d'adulte, d'inscription dans le temps qui est culturellement le nôtre, linéaire, permettent inconsciemment de geler le temps, d'en retenir la course, et les motivations pour le faire sont légion. Cela va du sentiment d'incompétence personnelle à la loyauté envers un parent qui refuse de vieillir, du dégoût et de la déception à la contention de la rage, en passant par toutes sortes d'autres hypothèses que chacun pourra imaginer en lui et entendre de la part des autres.

Sortir de l'addiction, c'est renouer avec le temps qui passe, remonter dans « le train express qui roule vers la mort », et la décision d'y remonter est une décision « cellulaire » qui ne permet pas de retour en arrière, dit Burroughs.

Mais ni Burroughs ni Cocteau n'imaginent clairement les raisons plausibles pour remonter dans le train ? Et cette idée génère, chez celui qui tente de la mettre en acte, une angoisse terrifiante...

Un patient m'a consulté un jour dans un sentiment de grande urgence et de malheur profond : à 40 ans, il est toujours chez ses parents, il n'a pas d'histoire d'amour, il n'a qu'un petit boulot qui le tient mais qu'il considère comme minable (la honte...) et qu'il n'aime pas, il sort les week-ends avec une bande de copains... Rien ne s'est construit dans son psychisme, où le temps a cessé de couler depuis son adolescence et les échecs scolaires vécus tragiquement à cette époque. Quand, après un an de travail thérapeutique, le temps a un peu repris ses droits, à l'occasion de son anniversaire, il me dit, toujours aussi désespéré : « cela aurait dû être mes plus belles années... Mais que s'est-il passé ? Je n'ai pas de souvenir, rien de marquant, je n'ai rien fait.... Où sont-elles passées ? »

Après encore une autre année, nous sommes arrivés ensemble à la supposition qu'il avait autant peur qu'envie de changer de vie, et que la seule chose qui lui faisait vraiment envie, qui pourrait vraiment le motiver, serait l'idée de pouvoir, enfin, faire l'amour avec une femme qu'il aime et qui l'aime.....

Les expériences que nous ont racontées tant Manu qu'Alain et Eric mettent le doigt sur une piste : les patients rencontrés acceptent de se (ré)inscrire dans ces fameuses trois obligations faites aux humains que

découvre/invente Marcel Mauss : celles de donner, recevoir et rendre. Qui sont la quintessence de ce que la psychanalyse nomme « lien ».

C'est la difficulté dans nos cultures post-modernes, de construire et de maintenir ces liens, dont on a pu cerner un peu mieux les contours et donc aussi les zones de fragilité, qui constitue le véritable risque. Le reste n'est que mise en scène, dont le spectaculaire est à la mesure de la détresse sous-jacente. Point n'est besoin de se focaliser sur l'objet, c'est toujours le même homme derrière. Il n'y a pas de barrière, seulement une gradation entre l'homme normal et l'addict, et l'instant du dérapage est flou.

La psychanalyse nous confirme ce que la vie quotidienne nous montre régulièrement : contre la précarité et l'exclusion, il faut (re)créer/construire du lien social. C'est ce que s'emploient à construire les travailleurs des dispositifs de « RdR », les travailleurs de rue et les psychanalystes. Pas dans les mêmes lieux, mais dans le même projet.

Si la sociologie peut décrire les scènes ouvertes, si l'anthropologie peut raconter les discours des usagers, si là-dessus les politiques peuvent s'appuyer pour proposer des dispositifs de « RdR », ce que les travailleurs sur le terrain voient, ce sont les demandes de traitement qui émergent de ces dispositifs et dont ils ont la prescience que, sans le dispositif, elles n'auraient pas pu voir le jour...

La place de la psychanalyse sera de tenter de comprendre ce qui se joue sous le discours manifeste. D'utiliser le travail thérapeutique fait évidemment dans l'après-coup, dans la séance de psychanalyse, d'accompagner le patient dans sa découverte de ce monde qu'on ne leur a pas appris, sur lequel notre culture n'a pas pu mettre de mots...

C'est particulièrement le rapport culturel, mais aussi personnel à l'inexorabilité du temps qui fuit, qui sera analysé. S'appuyant sur une lecture clinique de l'addiction, et sur la littérature, Claire Remy tente d'élaborer des éléments pour une compréhension intime des mécanismes psychiques qui amènent à l'addiction et de ceux qui peuvent être mobilisés par les patients dans les dispositifs de réduction des risques, lorsque ceux-ci visent aussi à réorienter une partie de la patientèle vers le réseau de soins traditionnel.

R.A.T.



**laap**  
laboratoire  
d'anthropologie  
prospective

**UCL**  
Université  
catholique  
de Louvain



**fnr's**  
LA LIBERTÉ DE CHERCHER